



Légende et rumeur publique du vivant de Jeanne d’Arc

Olivier Hanne

► **To cite this version:**

Olivier Hanne. Légende et rumeur publique du vivant de Jeanne d’Arc. Jeanne d’Arc et la guerre de cent ans, SOTECA (Groupe Hommel), 2013, 3, pp.68-75. <halshs-00995823>

HAL Id: halshs-00995823

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00995823>

Submitted on 24 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Légende et rumeur publique du vivant de Jeanne

Le surgissement de Jeanne d'Arc au sein de la guerre de Cent Ans a tellement frappé les médiévaux qu'il a nourri toutes sortes de rumeurs, de bruits colportés, partagés entre la conviction d'une mission divine et la crainte des agissements d'une sorcière. Parmi la masse des sources concernant Jeanne, certaines, proches chronologiquement, se prêtent mieux à l'analyse de cette légenda, « ce qu'il faut lire », et donc « ce qu'il faut croire » à son propos. Plus d'une quinzaine de sources, administratives, narratives et épistolaires, ont été rédigées entre 1429 et 1431, soit à l'époque même de l'épopée, lorsque les populations tentaient de se faire une idée sur elle, sans le poids des reconstructions postérieures ⁽¹⁾.

Par Olivier Hanne –

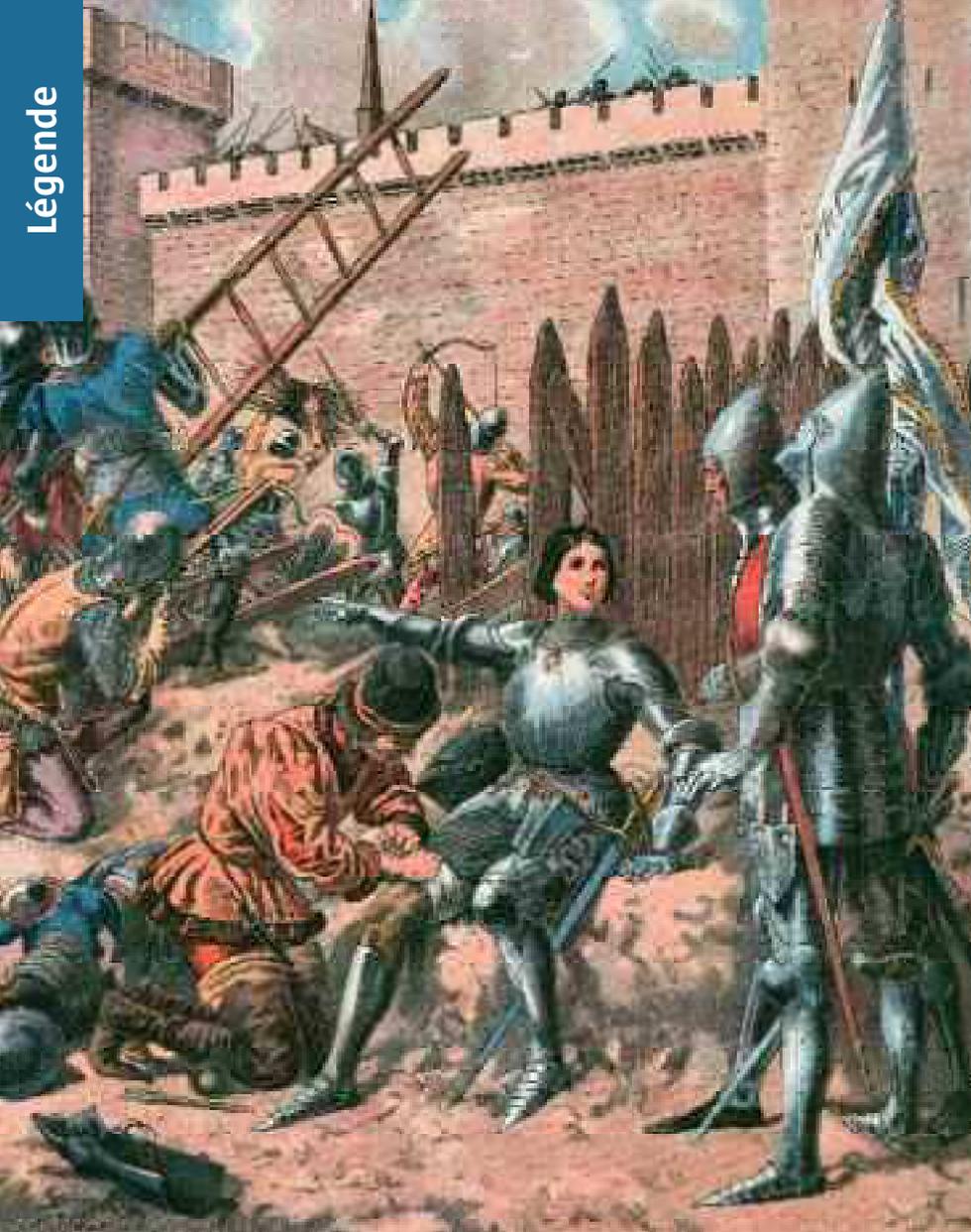
Agrégé et docteur en histoire médiévale
chercheur associé à l'université d'Aix-Marseille

Charles VII remet un document à Jeanne d'Arc.
Miniature tirée du manuscrit « Le Jouvencel » de Jean V de Bueil (1406-1477) compagnon de Jeanne d'Arc faisant le récit du siège d'Orléans. (Espagne, Bibliothèque royale de San Lorenzo de l'Escorial).
© Luisa Ricciarini / Leemage.

La rumeur publique à Paris

Durant le conflit, Paris est farouchement hostile aux Armagnacs, plutôt passive face aux Anglais et partisane du duc de Bourgogne. Le registre du Parlement de Paris, tenu par le greffier Clément de Fauquembergue, note de 1417 à 1435 les événements quotidiens survenus dans la cité. Dès le 10 mai 1429, l'auteur commente la levée du siège d'Orléans, soit vingt-quatre heures après les faits (orthographe modernisée) :

« *Mardi dixième jour de mai, fut rapporté et dit à Paris publiquement que, dimanche dernier, les gens du Dauphin, en grand nombre, après plusieurs assauts continuel-*



Jeanne d'Arc au siège de Paris. Chromotypographie d'après Théodore Lix in « Histoire de Jeanne d'Arc » de Louis Moland. (Collection privée vers 1900) © Bianchetti / Leemage.

lement entretenus par la force des armes, étaient entrés dans la bastide que tenaient Guillaume Glasdale [...], et que, ce jour-là, les autres capitaines et gens d'armes tenant le siège et les bastides de l'autre côté de la Loire, devant la ville d'Orléans, étaient partis de ces bastides et avaient levé leur siège pour aller renforcer ledit Glasdale et ses compagnons et pour combattre les ennemis, qui avaient en leur compagnie une pucelle seule ayant bannière au milieu des ennemis, ainsi qu'on le disait [...]. »

Le greffier reprend la rumeur publique qu'il entend à Paris, sans parvenir à l'authentifier. Il s'agit de nouvelles des combats dans la vallée de la Loire, perçues côté anglais, les armées de Charles VII étant les « ennemis ». Le seul élément concret sur Jeanne d'Arc est qu'il s'agit d'une « pucelle portant bannière ». Il ignore tout de son rôle et se contente de souligner la dimension inhabituelle voire suspecte du personnage. Lors de l'assaut sur Paris, le 8 septembre 1429, il note qu'elle fut blessée et qu'elle conduisait l'armée. Le greffier reste en retrait sur la signification d'une telle inversion sociale et se borne à des éléments factuels. Jeanne ne représente qu'une bizarrerie, vite oubliée.

Le *Journal d'un bourgeois de Paris*, rédigé par un chanoine de Notre-Dame, clerc de l'Université, est plus

friand en rumeurs sur la jeune fille. Chez lui, les ragots les plus hasardeux sont pris avec autant de sérieux que les faits de guerre. Avant Orléans, l'homme n'a encore jamais entendu parler d'elle. L'auteur ouvre l'année 1429 en déplorant l'augmentation des prix du vin, la défaite française de « la Journée des Harengs », et surtout en s'intéressant à l'arrivée du prédicateur cordelier Richard, « homme de très grande prudence, semeur de bonne doctrine pour édifier son prône ».

Entre mars et avril, prêchant des heures entières au cimetière des Innocents et à Boulogne, il attire des centaines de personnes, pousse les fidèles à la dévotion, à brûler leurs jeux de hasard, leurs beaux vêtements, imitant les accents du messianisme juif. Le 26 avril, citant l'Apocalypse, il va jusqu'à annoncer qu'en 1430 « on verrait les plus grandes merveilles qu'on a jamais vues ». La nouvelle de l'arrivée de Jeanne au siège d'Orléans tombe ainsi sur une populace parisienne surchauffée par ses prêches :

« Item, à cette époque il y avait une Pucelle, comme on disait, sur la rivière de Loire, qui se disait prophète et disait : Telle chose adviendra pour vrai [...]. Et on disait que malgré tous ceux qui tenaient le siège devant Orléans, elle entrerait en la cité à grande foison d'Armagnacs et grande quantité de vivres [...]. Et ceux qui aimaient les Armagnacs et non les Bourguignons ni le régent de France [le duc de Bedford] racontaient à son propos plusieurs autres choses ; ils affirmaient que quand elle était bien petite elle gardait les brebis, que les oiseaux des bois et des champs, quand elle les appelait, venaient manger son pain en son giron. En vérité, c'est faux ! »

L'auteur apprend par la *fama publica* que Jeanne est arrivée à Orléans avec les troupes du roi, qualifiées d'« Armagnacs », c'est dire qu'elle représente pour lui la créature d'un camp. Il apprend sur elle quelques éléments : son surnom, sa virginité, sa jeunesse, une capacité à annoncer l'avenir. Le texte montre plusieurs strates dans l'opinion. Le Bourgeois, qui n'a aucune sympathie pour Jeanne, illustre l'avis des clercs lettrés et politisés. Le populaire, déjà bouleversé par le prédicateur Richard, semble hésitant, attiré par le merveilleux de l'affaire et moins par son interprétation politique. Enfin, un groupe favorable à Charles VII est mêlé aux Parisiens et diffuse sa propre rumeur. L'auteur les a rencontrés ou connaît bien leur opinion. La mention des oiseaux n'est pas anecdotique, car elle fut colportée sciemment par la cour de Charles VII afin de rapprocher Jeanne de saint François d'Assise. Mais si elle parle aux oiseaux, elle ne s'adresse pas aux hommes, ce qui passerait pour une usurpation de l'office de la prédication.

Le 8 mai, la prophétie se réalise, le siège est levé : « Et partout allait cette Pucelle armée avec les Armagnacs et portait son étendard, où était seulement écrit Jésus, et on disait qu'elle avait dit à un capitaine anglais de quitter le siège avec sa compagnie, ou mal leur viendrait et honte à tous [...]. »

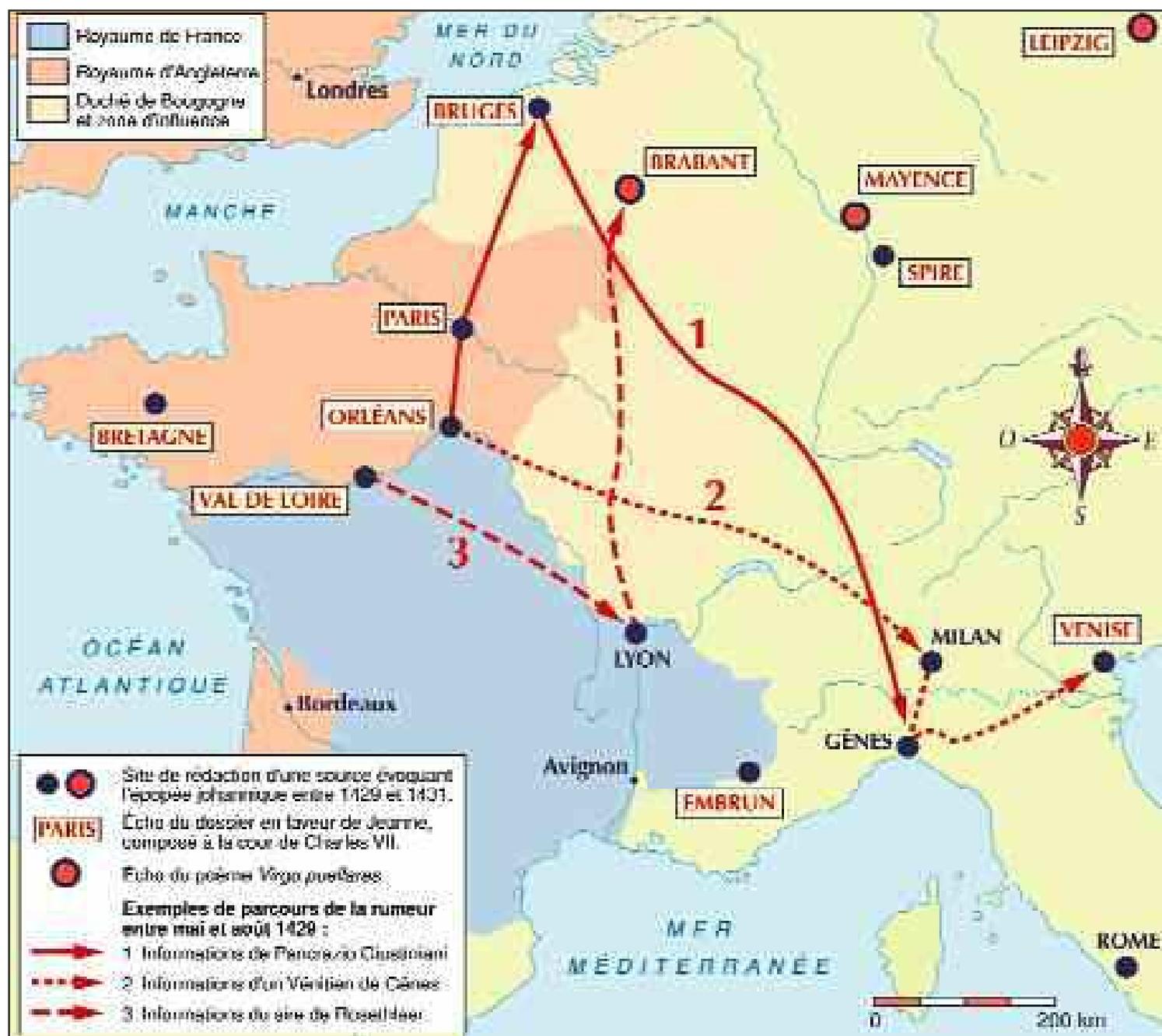
La ville de Paris ne manque pas d'informations

sur l'action de Jeanne et sur les paroles échangées le 5 mai avec William Glasdale, capitaine anglais noyé pendant l'assaut des Tourelles. Le Bourgeois décrit à plaisir l'agressivité de la Pucelle, son équipement belliqueux qui tranche scandaleusement avec le nom de Jésus sur son étendard.

La suite du récit inscrit la jeune fille dans un dérèglement de la nature. Après la victoire de Patay, le prédicateur Richard, plutôt favorable à Jeanne, quitte Paris au grand désespoir de ses ouailles. Aussitôt naissent deux enfants siamois à Aubervilliers, un veau à deux têtes et un porc à deux têtes. La population, troublée par le retournement de la guerre, veut voir dans ces anecdotes un signe divin qu'elle ne sait pas encore interpréter, mais qu'elle associe clairement à la Pucelle. La confusion déborde même sur un début de révolte :

« le mardi devant la Saint-Jean, fut une grande émeute que les Armagnacs devaient entrer cette nuit à Paris, mais il n'en fut rien. » Sur la foi d'un simple bruit et en raison de la révolte, on change le prévôt des marchands et les échevins, c'est-à-dire tout le gouvernement municipal ! De toute évidence, le climat d'effervescence à Paris, lié en partie à l'arrivée de Jeanne, suscite les inquiétudes les plus folles. Pourtant, la jeune fille, présage néfaste, est bientôt vaincue devant Paris, suscitant chez les soldats de Charles VII une amertume dont le Bourgeois se fait l'écho : « Ils maudissaient beaucoup leur Pucelle, qui leur avait promis que sans nulle faute ils gagneraient par cet assaut la ville de Paris par force ».

Afin d'encadrer l'opinion du populaire par un rituel collectif dont la valeur médiatique est claire, les cha-



noines de Paris organisent une procession à Sainte-Geneviève le 7 septembre, « pour obtenir la cessation des maux présents et de l'attaque des ennemis ». Peu après l'arrestation de la jeune femme, le clergé parisien renforce son contrôle de l'opinion publique par des prêches qui diffusent la version officielle de ce qu'il faut retenir de la Pucelle vaincue :

« Item, la vigile du Saint-Sacrement de cette année [le 30 mai 1431], dame Jeanne ayant été prise devant Compiègne, qu'on nommait la Pucelle, ce jour-là on fit une prédication à Rouen, elle étant sur un échafaud où chacun pouvait la voir bien clairement, vêtue en habit d'homme, et là lui furent démontrés les grands maux douloureux qui par elle étaient advenus dans la chrétienté [...] ».

Grâce à cette mise en scène parfaitement intégrée dans la procédure inquisitoriale, Pierre Cauchon et les clercs lettrés de l'Université peuvent présenter leur

Prise de Jeanne sous les murs de Compiègne. Aquarelle de O.D.V. Guillonnet. (Collection privée) © Coll.part.

version auprès du peuple et marquer les esprits. Immédiatement après, le supplice public garantit une publicité morbide mais efficace à la condamnation. Le fait qu'elle s'offre nue aux regards de tous sur le bûcher est aussi une manière d'imposer une image forte et définitive sur ses crimes :

« [...] elle fut vue de tout le peuple toute nue et tous les secrets qui peuvent être ou doivent être dans une femme, pour ôter les doutes du peuple. Et quand ils l'eurent assez et à leur gré vue toute morte liée au poteau, le bourreau ranima en grand le feu sur sa pauvre charogne qui fut bientôt toute consummée, et os et chair mis en cendre. Il y en avait qui ici et ailleurs disaient qu'elle était martyre pour son juste seigneur, et d'autres qui disaient que non et qu'elle avait mal fait [...] ».

La fin du texte montre ainsi que, malgré les tentatives anglaises, les gens continuent de parler et de douter de la justesse du verdict, débats que le Bourgeois a l'honnêteté de rapporter.

L'écho lointain de la rumeur

Les nouvelles de France intéressent aussi les cours étrangères et les marchands italiens résidant dans le royaume. La chronique du Vénitien Antonio Morosini est riche d'informations, car elle recopie des courriers de compatriotes. Pancrazio Giustiniani, marchand à Bruges, écrit à son père resté à Venise une lettre qui lui parvient le 18 juin 1429, soit un peu plus d'un mois après la levée du siège d'Orléans :

« Avant cette nouvelle [de la libération d'Orléans], il y a quinze jours, et depuis encore, on n'a cessé de parler de beaucoup de prophéties trouvées à Paris et d'autres choses qui s'accordent pour annoncer que le dauphin doit grandement prospérer ; et, en vérité, j'étais d'une même opinion avec un Italien sur l'état des choses, et beaucoup en faisaient les plus belles moqueries du monde, surtout d'une pucelle gardeuse de moutons (una procela vardaresa de piegore), née devers la Lorraine, venue il y a un mois et demi vers le dauphin [...] ».

Les premières prophéties sur Jeanne parviennent dans Brabant à la mi-avril, mais Pancrazio n'en tient compte qu'après la levée du siège, car elles ne prennent sens qu'avec la victoire. L'homme sait peu de chose sur elle : elle garde les moutons, elle vient de Lorraine, c'est une pucelle, autant d'informations déjà connues.

« Et je me trouve avoir des lettres de marchands de marchandises qui sont en Bourgogne, du 16 janvier [sic : avril], qui parlent de ces faits et de cette damoiselle, et, le 28 [avril], cette nouvelle est rafraîchie par une autre lettre, disant qu'elle a dit à des gens de haute condition que sous peu de jours le siège sera levé [...]. Et on dit que celui qui les écrit est un Anglais qui s'appelle Lawrence ... [le nom manque], que Marino connaît bien, honnête et discrète personne ; de sorte qu'il écrit cette chose, voyant ce qu'en disent dans leurs lettres tant d'hommes honorables et de grande foi : Cela me fait devenir fou. Entre autres choses, il dit pour l'avoir vu



par semblable cause que cela est si évident que beaucoup de barons la tiennent en estime, et il paraît que d'autres personnes du commun en font autant jusqu'ici, et puis il dit que beaucoup de gens ont voulu s'en moquer, qui sûrement sont morts de male mort. [...] Aux oreilles des auditeurs tout cela paraît être plutôt fables qu'autres choses ; comme je les ai achetées je vous les vends [...]. »

La lettre dévoile la vitesse de circulation de la rumeur et ce à travers plusieurs vecteurs : lettres de marchands italiens en Bourgogne, Brabant et Val de Loire, conversations entre compatriotes, bruits de rue, ragots véhiculés par des « *personnes du commun* », et même un Anglais dont on ignore l'identité. Sociologiquement, tout le monde participe aux discussions, même si le texte s'intéresse plutôt aux réseaux aristocratiques, des clients des marchands de Venise. Pancrazio ne sait qu'en penser, mais se passionne pour le cas Jeanne d'Arc (« *cela me tint en suspens comme tous les autres* ») et confronte les opinions (est-ce une nouvelle sainte Catherine ?), allant jusqu'à affirmer qu'on ne peut se moquer d'elle sans mourir. Un de ses amis italiens en devient fou...

Une lettre d'un Vénitien vivant à Gênes est envoyée dans la cité maritime le 1^{er} août 1429, un mois après



Jeanne d'Arc.
Miniature tirée de « *La vie des femmes célèbres* » d'Antoine Dufour, 1505 environ.
(Nantes, musée Thomas)
© De Agostini / Leemage

Les Français lèvent le siège d'Orléans et entrent dans la ville le 8 mai 1429.
Manuscrit de Martial d'Auvergne. « *Vigiles de Charles VII* »
(Paris, BNF)
© MP / Leemage.

le sacre de Charles VII. Les nouvelles sont si étonnantes que leur contenu finit par échapper à toute rationalité :

« Que la Pucelle fasse bien de nouveau très grande victoire ! J'ai appris par la renommée (o abudo de fama) que le dauphin est à Paris, que le régent est mort à la bataille, et que le duc de Bourgogne est prisonnier. Il

paraît que ces choses se savent à Milan par un capitaine à la solde du dauphin, qui a nom Giorgio de Valperga, et qu'il l'a écrit [...]. »

La rumeur (*fama*), incontrôlable dans sa diffusion et son contenu, atteint l'Italie grâce aux lettres d'un soldat mercenaire dans l'armée de Charles VII. Mais l'homme se plaît à se faire l'écho d'informations erro-



Jeanne d'Arc au château de Chinon avant sa rencontre avec le dauphin, elle est avec Jean de Metz et Bertrand de Poulengy. Enluminure extraite de « Les Vigiles de Charles VII » de Martial d'Auvergne, 1484.

© Mary Evans / Rue des Archives.

nées, lesquelles parcourent rapidement tout le nord de la péninsule, ici Milan, Gênes et Venise...

Enfin, en avril-mai 1429, un conseiller du duc de Brabant, le seigneur de Rosethlaer, membre de l'ambassade du duc en France pour demander la main de la fille d'Yolande d'Aragon, quitte le Val de Loire pour Lyon, d'où il envoie plusieurs lettres, conservées sous forme de compte-rendu :

« [Il] écrivit à quelques seigneurs du conseil du duc de Brabant des nouvelles qu'il tenait d'un chevalier, conseiller de Charles de Bourbon, et maître de son hôtel. [...] Une jeune fille, originaire de Lorraine, du nom de Jeanne, âgée de dix-huit ans ou à peu près, se trouve auprès dudit roi, et elle lui a dit qu'elle délivrerait Orléans, et mettrait en fuite les Anglais qui l'assiègent [...]. Tout ce qui est dit de cette Pucelle, ce qu'elle a prédit, s'est réalisé. »

Comme Pancrazio, le sire de Rosethlaer ne possède que peu d'éléments précis, mais il les diffuse pourtant. Le parcours de son information peut être reconstitué : un noble de l'entourage du duc de Bourbon, proche des Orléans et du roi Charles, écrit à Rosethlaer à Lyon, qui lui-même transmet ce qu'il sait à ses pairs restés dans le Brabant. Ici, les éléments circulent au sein du même milieu social nobiliaire et proche du pouvoir.

La cour de Chinon, à l'origine d'une construction de l'opinion

L'arrivée de Jeanne d'Arc dans la vallée de la Loire se produit dans un fort contexte prophétique. Dès mars 1429, un mois après sa venue à Chinon, la chancellerie royale et l'entourage clérical du roi comprennent qu'ils doivent défendre la personnalité de la jeune

filles contre les attaques et critiques que sa mission suscite, même dans leur propre camp. Gérard Machet, confesseur du roi, rassemble rapidement des recueils de prophéties, colportées dans le royaume, et tente d'en orienter l'interprétation en faveur de Jeanne. On rédige aussi le poème *Virgo puellares* que l'on diffuse afin de s'assurer le soutien des lettrés :

« Une vierge délicate vêtue de vêtements d'homme, par un ordre de Dieu, s'empresse de relever le roi des fleurs de lys couché et surtout de détruire ses ennemis maudits, ceux qui maintenant sont devant la ville d'Orléans, qu'ils épouvantent par un siège ». [La suite du poème annonce la fin de la guerre et le départ des Anglais.]

Entre 1429 et 1435, il est recopié dans le Brabant, à Leipzig par le dominicain Hermann Cornerius, et à Mayence dans la chronique du clerc Éberhard Windecke. Dans le même but, Jean Girard, serviteur de Charles VII, lieutenant général du Dauphiné et proche de Gérard Machet, rédige vers mars-avril 1429 un court portrait de Jeanne d'Arc. Il la décrit comme Lorraine, gardant les moutons, chaste, sobre, pieuse, proche des animaux, et la compare aux femmes bibliques Esther, Déborah et Judith. Jean Girard accompagne ce portrait apologétique du dossier prophétique, de la conclusion des docteurs de Poitiers et de la lettre aux Anglais dictée par Jeanne, puis envoie le tout dans le royaume et au-delà. En quelques semaines, des traces de ce dossier se retrouvent dans un grand nombre de sources : dans le Val de Loire, en Bretagne, dans le Brabant, à Spire, à Leipzig, à Venise dans une lettre de Pancrazio à son père datée du 9 juillet, à Rome dans le *Brevarium* historique rédigé à la cour du pape Martin V. Même l'ennemi en recopie

des détails retournés à charge contre Jeanne. La chancellerie tente de toute évidence de construire l'opinion, ce qu'elle parvient à faire avec une grande rapidité, le dossier apologétique transitant par les réseaux diplomatiques, les princes proches du roi et les marchands.

Ne pouvant se contenter de ces quelques éléments défensifs en faveur de Jeanne, la cour veut un argumentaire plus complet, de nature théologique, propice à rassurer les clercs dubitatifs. À la demande de Jean Girard, dont il est un ami, le juriste et théologien Jacques Gélou, archevêque d'Embrun, est sollicité. Lui aussi est destinataire du dossier johannique au mois de mai. Dès juin 1429, quelques semaines après la victoire d'Orléans et de Patay, il envoie à Charles VII le résultat de cette consultation sous forme d'un court traité d'une vingtaine de pages intitulé *De la venue de Jeanne* (2). Lui aussi cloporte la rumeur : « *les merveilles [de Jeanne] ne cessent de retentir à toutes les oreilles, et j'ai entendu que les savants avaient différentes opinions à son sujet* ». La rapidité d'exécution de l'œuvre illustre la participation active de certains lettrés à la propagande royale, et leur tentative, à la demande du pouvoir, de convaincre les clercs du royaume de la justesse du combat de Jeanne.

Représentation de Jeanne d'Arc en prière.
(huile sur toile)
Par N.M Dyudin,
1848.
(Chadrinsk, Russie, Museum of Regional Studies)
© FineArtImages / Leemage

d'une grande homogénéité dans les sources, signe d'une uniformisation facilitée par la diffusion du dossier apologétique composé dans l'entourage royal. Les vecteurs de l'opinion publique sont les sermons des prêtres, les cérémonies religieuses, les correspondances entre membres des mêmes réseaux sociaux et géographiques, la circulation des marchands et des aristocrates. Finalement, la rue est loin d'être l'unique lieu du « bruit ».

Hostiles ou partisans de la Pucelle, tout le monde parle d'elle et colporte les mêmes détails, seule varie l'interprétation. À Paris, l'opinion populaire est dubitative, mais moins hostile que le clergé et les lettrés, plus politisés, qui tentent d'encadrer l'opinion par les rituels collectifs et des spectacles publics, dont le bûcher est le plus emblématique. Dans un climat de ferveur religieuse, l'homme de la rue s'intéresse à la jeune fille car elle participe d'une atmosphère inquiète, superstitieuse. L'opinion européenne semble rapidement acquise à la Pucelle, en partie grâce au travail de propagande de la cour de Chinon. Cependant, une fois lancée, la rumeur échappe à tout contrôle, débordant parfois dans le fantasme ou la révolte populaire. Comme dans les sociétés modernes, la guerre est un exercice médiatique. ●

Conclusion

La *legenda* sur Jeanne d'Arc s'appuie entre mars et mai 1429 sur quelques faits connus et banals : c'est une pucelle, elle porte bannière et veut libérer Orléans. Les détails originaux sont rares. À partir de juin, les informations sont plus nombreuses, leur propagation touche tout l'ouest de l'Europe, mais elles sont aussi

Bibliographie

-Beaune Colette, « *La rumeur dans le Journal du Bourgeois de Paris* », in *Actes des congrès de la SHMESP, 24e congrès, Avignon, 1993*, p. 191-203.

-Fargette Séverine, « *Rumeurs, propagande et opinion publique au temps de la Guerre civile (1407-1420)* », in *Le Moyen Âge*, n° 113, 2007, p. 309-334.

-Paul Jacques, « *Le prophétisme autour de Jeanne d'Arc et de sa mission* », in G. L. Potestà (dir.), *Il profetismo gioachimita tra Quattrocento e Cinquecento, Atti del III Congresso Internazionale di Studi Gioachimiti, S. Giovanni in Fiore, 17-21 settembre 1989*, Marietti, p. 157-82.

-Vauchez André, « *Jeanne et le prophétisme féminin des XIV^e siècle et XV^e siècle* », in *Jeanne d'Arc ; une époque, un rayonnement*, Paris, Éditions du CNRS, 1982, p. 159-68.

¹ *Le Journal d'un Bourgeois de Paris* est cité d'après l'édition de Colette Beaune, Paris, Livre de Poche, 1989. Les autres sources sont traduites d'après les éditions de Pierre Lanéry d'Arc et Jules Quicherat.

² Cf. *Jeanne d'Arc et la guerre de Cent ans*, n° 1, mai-juillet 2012, p. 28-31. Nous renvoyons à notre édition du traité, Jacques Gélou, *De la venue de Jeanne. Un traité scolastique en faveur de Jeanne d'Arc*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2012.

